

UN HÔTE LYONNAIS D'ANDRÉ GIDE
RENAUD ICARD

par
RENÉ-PIERRE COLIN

Un beau domaine de Gif-sur-Yvette, qui occupait l'emplacement d'une ancienne abbaye de bénédictins, fut au cours des trente premières années de ce siècle un lieu de pèlerinage où des pères de famille aimaient à conduire leurs enfants pour leur présenter, à la manière d'une «grand'mère de notre troisième République», une vieille dame que la mort semblait avoir oubliée, Juliette Adam. Elle avait connu Victor Hugo, Flaubert, George Sand. Chez elle, on avait porté aux nues Gambetta avant de dénoncer sa politique «bismarckisante». L'abbesse de Gif rapportait la scène qui, à l'en croire, avait eu lieu dans son salon parisien : «Le jour où je m'aperçus que Gambetta risquait de compromettre "ma" République, je lui dis : "Sortez, Monsieur." Et il sortit, là, par cette porte.»¹ On murmurait que des raisons bien plus intimes avaient été la cause de cette célèbre rupture.

Du temps, beaucoup de temps avait passé. Les jours de réception à Gif, on préférait les bouts rimés et les charades, les promenades et le jeu de boules. Quelques grands survivants du siècle précédent conversaient dans le parc avec les jeunes protégés de l'hôtesse qui aimait à se présenter comme leur marraine. Elle les encourageait en termes bénins, leur rappelant l'exemple de Loti : «Il faut croire en soi. Allez de l'avant. Souvent, je l'ai dit à Pierre, comme je vous le dis.» Aux heures de confiance, Juliette Adam parlait encore des preuves qu'elle possédait contre Dreyfus et revenait sur les thèmes favoris du nationalisme. Lorsque son «filleul» Renaud Icard vint lui présenter ses enfants en 1931, juste avant qu'elle ne cessât de recevoir, la vieille dame en robe

1. Tous les propos que nous prêtons à Juliette Adam sont tirés de l'hommage que lui rendit Renaud Icard : «Devant une tombe. Souvenirs sur Juliette Adam» (*Le Salut public*, Lyon, 29 septembre 1936). On consultera en outre Saad Morcos, *Juliette Adam* (Le Caire : Ed. Dar al-Maaref, 1961).



blanche se planta devant eux, au garde-à-vous, et, dans un large salut militaire, leur dit : « Je salue la France. »

Icard avait éveillé l'attention de Juliette Adam pour des raisons qui ne tenaient pas toutes à la littérature. Certes, elle avait chaleureusement accueilli ses premiers livres, mais un motif plus curieux avait enrichi sa sympathie : l'intérêt qu'elle portait à l'Égypte et à tout ce qui touchait ce pays dont elle réclamait depuis longtemps l'indépendance. Renaud Icard était en effet issu du côté maternel d'une riche famille copte : sa mère, Hilime Farg Ali, avait épousé un jeune fonctionnaire, Jean-Baptiste Icard, qui devait faire une longue carrière de sous-préfet.

C'est à Vaulx-Milieu dans l'Isère, dans le château appartenant à sa grand' mère, que Renaud Icard naquit, le 13 mai 1886. L'enfant fit l'essentiel de ses études au lycée Ampère de Lyon et à La Rochelle, des études perturbées par les nominations successives de son père à Ploermel, Issoire, Albertville, Bastia, Narbonne, et aussi par la mésentente, puis la séparation de ses parents. Après la fin de ses études secondaires, Icard tâta quelque temps de la philosophie en Sorbonne et acheva à Lyon une licence en droit. Sa famille avait quelque raison d'imaginer qu'il choisirait la sécurité du notariat et le mariage qu'il contracta avec Marguerite Chainé, la fille de Léon Chainé, un des plus puissants avoués de la ville, avait de quoi étayer leur espérance. La cérémonie qui eut lieu le 27 juin 1910 rassembla la société lyonnaise en l'église St-François-de-Sales : Mgr Lacroix prononça un discours où se décelait l'intérêt qu'il portait à l'œuvre du beau-père d'Icard, un actif représentant du catholicisme libéral dans la cité. Icard se retrouvait ainsi allié à une famille introduite tout à la fois dans le domaine du notariat et de la haute finance, de plus fort appréciée à Fourvière, puisque les « Chainé de Lyon » géraient non seulement les intérêts de la grande bourgeoisie, mais aussi ceux de l'Archevêché.

Dans les salons lyonnais, on commençait alors à parler d'un jeune écrivain, le frère de Marguerite, Pierre Chainé, dont les débuts poétiques, à vrai dire inoffensifs, avaient été appréciés. Il allait, avec l'âge, manifester de plus en plus d'attrance pour le théâtre du Grand-Guignol. Les membres les plus vigilants de la famille ne semblent pas toujours avoir goûté cette évolution : c'est pourtant sur cette scène, où le naturalisme avait trouvé son dernier souffle, que Pierre Chainé obtint ses principaux succès, en collaborant souvent avec le « prince de l'épouvante », André de Lorde. En semble, ils adaptèrent *Bagnes d'enfants*, *La Petite Roque*, *Les Perversis*, tirèrent une pièce du roman de Clément Vautel, *Mon Curé chez les riches*, qui fut longtemps jouée. C'est Anatole France qui reconnut la part la plus originale de son œuvre en préfaçant *Les Mémoires d'un rat* que l'expérience des tranchées lui inspira.

Il n'est pas sûr qu'Icard ait eu pour l'œuvre de son beau-frère un respect

sans limite : littérairement, les deux hommes étaient mal faits pour s'entendre, et rien ne prouve que le protégé de Juliette Adam ait recherché l'appui de Chaîne lorsqu'il eut l'ambition de faire représenter ses pièces sur des scènes parisiennes. En fait, si Pierre Chaîne avait très tôt envisagé de vivre de sa plume au risque de mécontenter certains de ses proches, Icard, lui, était resté plus indécis. Il était riche, bien des domaines le tentaient, et rien ne le pressait de choisir. Il s'installa dans la belle demeure de Tour Ali à Caluire, construite au lendemain de la guerre de 1870 et dont le nom rappelait évidemment la famille Farg Ali. Le souvenir des visiteurs évoque ce lieu délicieux aux portes de Lyon, le beau domaine de quatre hectares et la maison où Icard, tout au long de sa vie, accumula les œuvres d'art.

Lorsque la guerre de 1914 éclata, il ne fut pas incorporé et se préoccupa du sort des soldats atteints ou menacés de cécité que l'on évacuait sur Lyon où existait déjà un centre ophtalmologique réputé : usant de son entregent, il put créer à Caluire une imprimerie de braille et une école destinée aux aveugles.

C'est au lendemain de la guerre qu'il devint un personnage familier aux Lyonnais. Il avait ouvert au 13 de la rue Gasparin, à l'enseigne de «L'Art français», un magasin d'antiquités qui était également, à l'occasion, une galerie d'art : l'antiquaire, en effet, était très curieux des œuvres contemporaines, malgré l'agacement qu'il éprouvait devant les «démarchages plus ou moins cyniques ou adroits [...] de sous-Utrillo, de sous-Derain et de sous-Matisse». ² Ce déplaisir qu'il ressentait devant «l'impersonnalité des grandes expositions officielles» le conduisit à organiser pour la première fois en avril 1927 un Salon des Jeunes. Il y exposa les œuvres d'artistes débutants où il décelait une spontanéité perdue par les radoteurs des salons traditionnels. Bien qu'elle dérangeât les habitudes, cette expérience reçut un bon accueil, et son initiateur n'y mit fin lui-même, au bout de quatre ans, que dans la crainte qu'elle ne fût à son tour gagnée par la sclérose et la répétition. Cet esthète qui aimait à bousculer les règles n'était pas un marchand ordinaire : l'œuvre qui l'intéressait éveillait sa passion, il lui prêtait une vie, un passé qu'il évoquait avec un enthousiasme contagieux. Un de ses premiers livres, les *Contes de mon antiquaire*, un recueil de récits fantastiques, révèle la séduction déconcertante de cet artiste dont l'attrait n'était pas sans mélange. Curieux de tout, Icard, facilement volubile, lassait parfois ses auditeurs par l'excès de ses engouements. Charmeur et insupportable, il avait d'autres raisons de passer aux yeux de la société superlativement bourgeoise de Lyon, peuplée, disait-il, «de passants

2. Renaud Icard, «L'expérience du "Salon des Jeunes"», dans *Message pour l'Ère* (Lyon : Audin, s.d. [1967]), p. 40.

trapus, au front carré [...], béants à la vaine puissance des affaires»³, pour un personnage scandaleux : il ne faisait aucun mystère du plaisir que lui inspirait la vue des «beaux jeunes gens» à cette période qui, selon une formule de Rodin qu'il se plaisait à répéter, ou même à ressasser, «ne dure que six mois».

Dans son *Journal*, à la date du 24 février 1936, Robert Levesque rapporte de quelle manière il lui présenta, non sans réticence, un jeune Italien :

«Je n'ai point parlé de Mario, le jeune Italien — mi-Romain, mi-Napolitain — que je connais depuis un mois. Il a quinze ans. Je l'ai rencontré au gymnase. Il est très beau, très jeune faune, visage un peu d'archaïque. Nous nous voyons deux fois par semaine à la palestres ; il apprend à lutter, puis, seul, dans un coin, il fait des mouvements avec un grand sérieux. Comme il m'avait confié que le fait d'être Italien — alors que toute sa famille est définitivement fixée en France — lui rendait difficile de trouver du travail et qu'il aimerait être naturalisé, je pensai à Renaud Icard (point parlé de lui non plus ?) qui connaît toutes les autorités lyonnaises... J'avais revu Icard voici deux mois, dans sa villa (belles collections) ; me montrant des photos de camping, de baigneurs, certains albums d'athlètes édités en Allemagne, il me manifesta le désir de faire un recueil de photos d'un enfant de quinze ans, dans l'état de "ce qui ne dure que six mois" (Rodin). — Si vous trouvez quelqu'un, me dit-il, je serai toujours prêt.»

«La première fois que je vis Mario, je pensai à Icard... mais hésitai. Il fallut que ce gosse ait vraiment besoin de service. L'affaire est en train (naturalisation), les photos seront faites bientôt. Il est attachant, cet enfant : neuf, naïf, mais observateur, désireux de s'instruire, assez tendre, très sain (il a jadis été berger). Flatté, évidemment, qu'on s'occupe de lui. On n'en saurait attendre que du bonheur, de la paix... Comme un Italien devient précieux en France !

«Hier, nous fîmes dans la voiture d'Icard une promenade au bord de la Saône. Le gosse était ravi. Icard (côté esthète insupportable) avait d'abord mené le petit au Musée, car il veut en faire un homme instruit ! Le mal n'était pas d'aller au musée... Car Mario a un goût naturel pour les arts... Puis nous fûmes chez le sculpteur Salendre⁴ (point parlé non plus ? C'est un bel artiste, taillant directement le granit ; son œuvre est forte, sensible ; elle ne craint pas la lumière... Après une visite à son atelier, où Salendre avait parlé avec simplicité et grandeur de son œuvre, Mathieu⁵ en fit un poème...). Le prétexte de la visite était de porter à Salendre une petite *Diane de Poitiers* en

3. Icard, «Manifeste du Centre théâtral et artistique méditerranéen», *ibid.*, p. 99.

4. Georges Salendre, né à Romanèche-la-Montagne, dans l'Ain, le 1^{er} mars 1890.

5. Noël Mathieu, le futur Pierre Emmanuel.

albâtre, par Jean Goujon, dont il fallait recoller la tête. Statuette merveilleuse, presque un antique. Icard m'avait dit : Je fais exprès d'emmener Mario, pour que Salendre le voie, un coup d'œil lui suffit. Nous causons. Salendre, nous montrant son atelier, ne regardait pas Mario... Mais soudain, la conversation tombant sur lui, il dit : "Il est très beau, très bien proportionné. J'aime son visage. (J'avais l'air étonné.) C'est à son visage, si bien construit, que j'ai vu le rythme de son corps. Une partie me révèle le tout. Une main suffit... Un peu plus tard, je lui ferai signe pour qu'il revienne..." (Salendre ne se sert pas de modèle, mais s'imprègne de certains mouvements. Il projette un adolescent couché...)

J'ai pu retrouver Mario Parisi, garagiste aujourd'hui à la retraite, qui considère comme providentielle sa rencontre avec Icard. A l'époque de l'Exposition Universelle de 1937, Mario fut présenté à Gide, dans sa bibliothèque de la rue Vaneau : «Nous avons fait le voyage dans une vieille Ford, Renaud Icard, son fils Jacques Olivier et moi. Je dormais sur la banquette arrière et je me souviens de mon réveil, rue de Rome, dans le vacarme de la ville. J'étais stupéfait devant ce bruit. Je n'ai pas de souvenir de la conversation qui eut lieu dans le bureau de Monsieur Gide, mis à part qu'en me voyant entrer, celui-ci a dit : "Le beau gosse !" Renaud Icard m'avait vu, lui, comme "un beau danseur".» Mario, en revanche, perdit de vue Robert Levesque après les rencontres qui eurent lieu dans un gymnase de Villeurbanne où il faisait de la boxe. Icard, qui entretenait une correspondance avec Levesque, lui fit cependant parvenir les photographies de Mario : «C'est un jeune dieu que nous avons là.»⁶

Pour reprendre son expression, Icard mena «ainsi plus d'un cher garçon»⁷, ce qui créa parfois au sein de sa famille de sérieuses perturbations : au cours de ces crises, son plus intime confident était le Père Valensin, capable «d'aborder sans effarouchement certaines questions scabreuses. Il en parle fort bien, ajoute Gide⁸, avec la décence que l'on pouvait attendre de sa soutane, et avec une sorte de hardiesse qu'on n'osait espérer.» Auguste Valensin, dans les nombreuses lettres qu'il adressa à Icard, eut l'habileté de ne pas condamner la passion naturiste et vaguement païenne de ce pionnier du camping qui revenait fréquemment sur un de ses projets toujours avortés : faire découvrir la Grèce et la Crète à ses protégés. Les conseils et la direction du Père Va-

6. Lettre de Robert Levesque à Renaud Icard, 30 décembre 1936 (inédiite, coll. partic.).

7. Voir *infra* le brouillon de la lettre à Gide.

8. Gide, *Journal 1889-1939* (Bibl. Pléiade), p. 328. Sur les relations de Gide et d'Auguste Valensin, on consultera *Auguste Valensin. Textes et documents inédits présentés par M.R. et H.L.* (Paris : Aubier-Montaigne, 1961), pp. 340-2. (Les initiales désignent Marie Rougier, secrétaire du P. Valensin, et le P. Henri de Lubac.)

lensin ont conduit Icard, après la rencontre d'un jeune garçon de treize ans, à une révélation dont il fit (peut-être) part à Gide. La lettre que j'ai retrouvée n'est en effet qu'un brouillon, où Icard n'évite ni l'emphase ni le galimatias, mais qui est en tout cas éclairant :

Ami bien grand pour moi,

Avant de regagner le Lyon des brumes où comme Ovide au Pont-Euxin je vis en exil, je remplis ma promesse.

J'ai vu le Père Valensin. C'est une vigie lumineuse qui voit loin dans la haute mer. Il m'est impossible de vous introduire en quelques mots dans notre dialogue. Mais si jamais vous rencontrez le Père je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il ouvre pour vous les portes du jardin secret de mon cœur, dont vous savez tant déjà.

Ainsi, moi qui ai mené plus d'un cher garçon, c'est un enfant de 13 ans qui a renversé mes valeurs, en dépit d'un sens critique que vous savez assez aigu.

Cet invisible présent, dont on sent la présence, par le truchement le plus terrible, m'a littéralement violenté.

J'ai compris que Dieu existait réellement, qu'il est un Amant tourmenteur et jaloux, parce qu'il veut tout. Tout ! mot effroyable. Mais si l'on ose plonger, hors l'orgueil, péché infiniment plus grave (m'a dit le Père) que cet amour dont j'ose dire le nom, alors c'est une joie inouïe et Dieu n'est plus un remède, le cachet d'aspirine de Jean, mais une nourriture.

A travers les amours humaines qui déçoivent sans satisfaire notre faim d'infini que nous pensions trouver chez ceux qui durent 6 mois, comme disait Rodin, et sont gratuits, Dieu apparaît comme la synthèse de l'amour qui dure, parce qu'avec Lui, il n'y a jamais «après l'amour».

Excusez ce mot rapide. Est-ce extraordinaire ? Jugez. Je vous dis cela avec simplicité parce que je connais votre grand cœur. Je conserve l'amour permis de la beauté à laquelle j'ai donné jusqu'ici ma vie. Dieu ne défend pas, m'a-t-on dit, ce frémissement d'olivier devant la forme nue d'un petit berger grec.

Je vous aime.⁹

Nous ne connaissons aucune des lettres qu'Icard envoya à Gide, mais il ne fait pas de doute, à lire les réponses de ce dernier, qu'elles prirent très vite ce ton de confiance et d'épanchement intimes.

Dans la vie de l'antiquaire, la littérature restait une activité importante, mais manifestement irrégulière, comme le prouve l'examen de ses publications qui révèlent de longues périodes de silence, en particulier au cours des années

9. Brouillon à en-tête du *Cécil Hôtel* de Nice, daté du 11 janvier 1940 (inédit, coll. part.).

trente et des années cinquante. C'est au long de la première de ces périodes que se mesure le mieux l'échec de cette « carrière littéraire » : Icard eut longtemps de sérieuses raisons d'espérer qu'un de ses romans, *Les Dix Filles à marier*, allait être porté à l'écran. Le romancier et dramaturge Benno Vigny¹⁰, très introduit dans le milieu du cinéma, avait été séduit par cette œuvre d'Icard, qu'il avait d'ailleurs rencontré à Lyon où il avait été transporté à la suite d'une blessure, au début de la guerre. Scénariste, dialoguiste ou adaptateur, Benno Vigny était alors bien connu : un de ses romans avait inspiré *Morocco* de Josef von Sternberg. Gary Cooper et Marlene Dietrich avaient incarné ses personnages ! L'affaire était donc sérieuse. Dès 1931, Icard étudia le projet. En mai 1933, Pierre Heuzé, directeur de *La Critique cinématographique*, lui réclame des précisions pour ses lecteurs. Le 19 juillet 1936, Benno Vigny lui donne des garanties : « Vous avez dû apprendre par les journaux que j'étais appelé à diriger trois grands films en 36/37. Si vous le voulez bien, *Dix Filles à marier* sera le deuxième. Nous traiterons ferme lors de mon très prochain séjour à Lyon. » Il n'en fut rien, mais le projet reparut à la fin de 1938 : l'éditeur Albin Michel étudiait alors la cession des droits cinématographiques, en vain de nouveau. Icard conserva quelque tentation à l'égard du cinéma, puisqu'il présenta à Henri-Georges Clouzot un nouveau projet, tiré sans doute du roman *Diabole est mort*, en 1955. Le réalisateur, qui venait d'achever le tournage des *Diaboliques*, déclina cette proposition.

Au théâtre, Icard connut au fond une déception analogue : Étienne Hervier, collaborateur occasionnel de Gaston Baty, mit en scène une de ses pièces, *La Mort de Paris*, le 13 décembre 1935, à la Salle Rameau de Lyon. Robert Levesque assista « avec [s]on maître Jean Wahl » à cette unique représentation.¹¹ L'œuvre devait être ensuite reprise à Paris, on l'assurait, mais Icard s'escrima en vain pour obtenir ce résultat. Pourtant, le théâtre restait sa passion la plus profonde, et le succès d'estime obtenu lors de cette première expérience l'encouragea à faire une offre de services à Paul Claudel, qui la repoussa en ces termes :

Le 18 juin 1938.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre du 13 juin.

Je serai à Brangues à partir du 25 de ce mois. C'est là que vous pouvez venir m'écrire ou me trouver, si vous le jugez à propos.

Je ne vous cacherai pas que votre projet m'inspire fort peu de confiance et

10. Pseudonyme de Benoît-Wilfrid Weinfeld, né à Commercy (Meuse) en 1889, mort en 1965.

11. Lettre de Robert Levesque à Renaud Icard, 16 décembre 1935 (inédite, coll. part.).

d'enthousiasme. La réalisation du Soulier de satin est une énorme entreprise et il me paraît imprudent de la confier à des personnes dont le talent et les possibilités pécuniaires et autres me sont inconnus. J'ai eu des expériences cuisantes avec les amateurs ! D'autre part je suis vieux et malade et ne puis moi-même prendre en main l'organisation du spectacle.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

Paul Claudel

Depuis plusieurs années, Icard travaillait à un grand projet, la création d'un «théâtre de défense et culture méditerranéenne», autour duquel devait se cristalliser un foyer artistique et littéraire. C'est dans les collines d'Hyères que l'architecte Tony Garnier devait édifier les gradins et, en attendant, Icard entreprit de rassembler un comité : la liste des membres publiée plus tard dans *Message pour l'Irène* a de quoi surprendre, puisque Gide, Herriot, Lorca¹², Pirandello y côtoient Maurras, Valéry ou Henri de Régnier. Le fait que nous n'ayons pas retrouvé l'accord de toutes les personnalités figurant dans ce comité de soutien ne permet pas d'affirmer que la liste a été faite «de chic» : il est très probable que Renaud Icard, faisant jouer le vaste réseau de ses relations, reçut des assurances qui, au demeurant, n'engageaient guère ceux qui les donnaient. Antonin Artaud, dont on ne retrouve pas le nom dans ce comité, manifesta son intérêt pour le projet qu'Icard lui avait révélé dans le bureau de Paulhan : «J'ai été vraiment enchanté et touché de l'entretien que nous avons eu et j'ai cru sentir (je suis un peu médium) que quelque chose de très beau en sortirait.»¹³ On peut avoir quelque idée des propos échangés alors grâce à la «Lettre à Antonin Artaud après notre entretien dans le bureau de J. Paulhan à la N.R.F.», qu'Icard publia à la fin de sa vie : dans le théâtre de dix mille places dont il rêvait, devaient se succéder des spectacles représentant toutes les formes de l'esprit méditerranéen, «le catalan succédant à la tragédie grecque, le vocéro corse précédant une réalisation française ou égyptienne. Toutes ces formes, théâtre, danses ou corrégies [*sic*] étant les pôles harmonieux d'une même unité, de la même patrie du Continent bleu.»¹⁴ La guerre ruina ce grand projet, que son initiateur tenta de ranimer jusqu'à la fin de sa vie.

12. Icard écrit «Lorca», mais c'est bien de Federico Garcia Lorca, auquel Supervielle lui avait conseillé de s'adresser, qu'il s'agit. Supervielle fournit également les adresses d'Ortega y Gasset et d'Eugenio d'Ors, ajoutant : «On ne pourrait pas songer à avoir dans le même comité Ortega y Gasset et Eugenio d'Ors. Ils ne sont pas très bien ensemble.» (Lettre de Supervielle à Icard, 1^{er} septembre 1933, inédite, coll. partic.). Seul Eugenio d'Ors figure dans la liste dressée par Icard.

13. Lettre d'Antonin Artaud à Renaud Icard, 30 octobre 1933 (inédite, coll. partic.).

14. «Lettre» citée dans *Message pour l'Irène*, p. 108.

Ces échecs répétés n'entamèrent pas l'énergie d'Icard, mais ils furent à coup sûr à la source de cette amertume dont m'ont parlé plusieurs témoins. Sa combativité s'était émoussée : il avait pu constater qu'il n'avait guère « le pied parisien », et ses derniers livres furent tous publiés à compte d'auteur, avec une hâte qui parfois leur donne une allure de testament. En 1953, dans le parc du domaine de Tour Ali, il entreprit de construire de ses mains, avec l'aide de ses petits-enfants, un oratoire où il installa certaines de ses sculptures, des bronzes non dépourvus de puissance. Jean Cocteau, qui visita l'oratoire en mai 1960, y laissa cette note : « L'oratoire de Renaud Icard (dont le nom aptère et presque ailé semble être victime d'une faute d'orthographe [*sic*]) ne ressemble à aucune autre chapelle. On dirait que la pensée d'un homme solitaire et douloureux a su prendre forme dans la fontaine pétrifiante des larmes. »¹⁵ « Solitaire et douloureux » : cette appréciation a de quoi surprendre. Son inlassable activité, les encouragements et le soutien qu'il reçut de Montherlant, Max Jacob, Supervielle, Gide, Cocteau, l'amitié indéfectible du Père Valensin et de la romancière Colette Yver, la confidente des bons et des mauvais jours, masquent, il est vrai, bien des aspects de cet homme meurtri.

C'est autour de cet oratoire que furent dispersées les cendres de Renaud Icard, mort le 26 mars 1971. La disparition de cet artiste aux dons multiples, de ce chaleureux éveillé d'esprits, ne suscita guère d'échos dans la société lyonnaise : elle parut se venger ainsi d'un homme qui n'avait partagé ni sa discrétion, ni sa réserve légendaires. La belle demeure de Tour Ali a été rasée pour laisser place à des immeubles qui portent le nom de « Résidence de la Tour ». Tout court. On peut se demander ce que cache ce bizarre escamotage onomastique...

Remerciements. — Je remercie bien vivement Jean-Loup Salètes, petit-fils de Renaud Icard, qui a mis à ma disposition tous les documents qu'il possède, Colette Bonte, fille d'Icard, qui m'a éclairé sur bien des points, le sculpteur Jean-François Hamelin, Mario Parisi, Jean-Jacques Lerrant et Jean-Jules Bertin. Raymond Chirat m'a à plusieurs reprises parlé de Benno Vigny.

BIBLIOGRAPHIE

L'établissement de cette bibliographie est difficile, puisque la Bibliothèque Nationale est loin de posséder toutes les œuvres d'Icard et que la Bibliothèque Municipale de Lyon connaît aussi quelques carences. Les listes dressées à plu-

15. Ce texte est reproduit en fac-similé en tête d'*Images de mon Oratoire* (1961).

sieurs reprises par Icard lui-même ne sont d'aucun secours, car il y fait figurer aussi bien les ouvrages publiés que les manuscrits ou même les simples projets. Ne sont mentionnées ici que les œuvres publiées en volume. (Renaud Icard a, par ailleurs, donné certains textes à la *Revue hebdomadaire*, au *Salut public* de Lyon et aux *Œuvres libres*.)

Le Conseil d'aimer. Lyon-Paris : Emm. Vitte, s.d. (1908).

Éclaircissements sur les aveugles. Paris : Stock, 1916.

Prière pendant la bataille. Lyon : Impr. Rey, 1918.

Contes de mon antiquaire. Paris : Libr. des Annales politiques et littéraires, s.d. (1919 ?).

Le Livre d'amour. Lyon : Impr. des Deux Collines, Audin & C^{ie}, 1922.

Les Dix Filles à marier. Paris : Albin Michel, 1924.

Manuel pratique de camping et auto-camping familial. Paris : É. Chiron, 1928.

Calvaire de roses. Paris : La Renaissance du Livre, 1929.

Théâtre inédit. Job. Marseille : Cahiers du Sud, 1941.

Diabole est mort. Paris : Éd. Colbert, 1945.

Olmetta ou l'Amour et l'ange. Rouen : Impr. Wolf, 1946.

Images de mon Oratoire. Préface de Marc Solliès. Paris : Henri Lefebvre, 1961.

La Psyché. Roman, avec les traductions en anglais (*The Cheval Glass*, par Aggie Hodgkinson) et en italien (*La Psiche*, par O. Guinchi). Couverture de Jean-François Hamelin. Lyon : Audin, s.d. (1967).

Message pour l'Irène. Lyon : Audin, s.d. (1967).

Paraphrases antiques et bibliques. Lyon : Audin, s.d. (1967).

Théâtre (L'Honorable Voyage d'Œdipe, Chaperon rouge, La Mort de Pâris, Job, Hors-jeu, Grand Large, La Grenouille). Lyon : Audin, s.d. (1967).

LETTRES D'ANDRÉ GIDE A RENAUD ICARD

I *

18 Décembre 1931.

Cher Monsieur,

Je regrette beaucoup de n'avoir pas été là lorsque vous êtes venu frapper à ma porte. Le plaisir de vous revoir n'est que différé, je l'espère.

* Lettre dactylographiée (inédite, coll. partic.).

*J'ai tout aussitôt avisé Marc Allégret de votre désir * ; il m'a promis de me rapporter du studio de Billancourt tel scénario suffisamment bien établi pour qu'il puisse tenir lieu d'exemple. J'espère qu'il tiendra sa promesse ; sinon j'aurai soin de la lui rappeler. Mais s'il n'apporte pas ce scénario ce soir, sans doute devrai-je vous le faire attendre quelque temps, car je pense quitter Paris demain pour une huitaine de jours.*

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien attentifs et cordiaux.

André Gide

II **

22 Décembre 1931.

Cher Monsieur,

Marc Allégret m'apporte un scénario, qui, en lui-même, n'a rien de remarquable, mais qui vous permettra de vous rendre compte de l'expression et de la disposition d'un projet. Puis-je vous demander de bien vouloir me le renvoyer, après que vous en aurez pris suffisamment connaissance ?

Bien cordialement votre

André Gide

P.S. Ce scénario vous est adressé par courrier séparé.

III **

19 Janvier 1932.

Cher Monsieur,

*Je vais tâcher de faire intervenir Roger Martin du Gard pour attirer l'attention de Tessier sur votre pièce. Je crois qu'il aura beaucoup plus de crédit que moi-même.*** Mais patientez un peu, car Martin du Gard ne reviendra à Paris que dans quelques jours.*

Oui, certes, j'aurais grand plaisir à vous voir à Lyon, mais je crains bien de ne pouvoir m'y rendre.

Veillez me croire bien cordialement et attentivement votre

André Gide

* Sur les projets cinématographiques d'Icard, voir notre article ci-dessus.

** Lettre dactylographiée.

*** La lettre de Roger Martin du Gard au Père Valensin que nous citons en annexe nous induit à penser que Gide ne lui parla pas à cette date de Renaud Icard. Nous ignorons quelle pièce celui-ci souhaitait faire représenter sur une scène parisienne au début de 1932. «Tessier», c'est naturellement Valentine Tessier, qui vient de jouer *Un Taciturne*.

IV

Roquebrune, 20 avril 33.

Cher Monsieur Renaud Icard,

*La lettre que Serge * est venu me montrer ne disait-elle pas que vous alliez partir en voyage ? Je ne sais donc trop quand ni où ces lignes vous rejoindront...*

Cette lettre à Serge, se trompait-il en y lisant un adieu ? Me trompai-je en vous y sentant très triste ? En tout cas très certainement le père de Serge avait tort d'y voir un défi, de l'impertinence, et je ne sais quoi qui m'a fait protester véhémentement — non point directement, car je n'ai vu que Serge lui-même ; mais je crois lui avoir parlé de manière à lui faire envisager la situation plus humainement. Il ne demandait, du reste, qu'à se laisser convaincre. — Vous a-t-il écrit ?... J'ai dû quitter Paris sans en savoir plus long.

*Cher Monsieur Icard, lorsque je vous ai quitté à Lyon, après cette charmante journée passée près de vous, vous m'avez donné l'assurance que vous voudriez bien vous occuper de l'envoi, par un pépiniériste lyonnais de votre connaissance, d'un arbuste destiné au jardin de Lugné-Poë à Avignon.** Ne recevant de ce dernier aucun accusé réception, j'en viens à me demander si cette promesse, que vous m'aviez faite, a été mise à exécution...? Je voudrais le croire ; mais n'ose — et serais heureux qu'un mot de vous voulût bien me renseigner.*

Quand vous reverrai-je ? Croyez à mon affectueuse attention

André Gide

V ***

Paris, le 1^{er} Mai 1935.

Cher Monsieur Icard,

Je trouve votre lettre, au retour d'un voyage au Maroc. Fort intéressé par ce que vous me dites. Aujourd'hui, tout submergé par l'accumulation de besogne que je trouve à mon retour, je ne puis vous écrire qu'un petit mot de sympathie.

Bien cordialement et attentivement votre

André Gide

* Un protégé d'Icard.

** Dans son article «Gide et Lugné-Poe» (BAAG n° 41, janvier 1979, p. 30, note 104), Jean Claude se demandait si «Gide [...] avait offert à Lugné-Poe un arbre pour son "bois sacré"», c'est-à-dire la Magnaneraie de Villeneuve-lès-Avignon. «Ses auteurs» avaient en effet coutume de lui offrir un arbre d'une essence rare pour ce jardin qui lui causait de grands soucis.

*** Lettre dactylographiée.

**** Carte postale illustrée, expédiée d'Hossegor (Landes).

VI ****

29 mai 35.

Tous mes regrets de n'être pas à Paris pour vous recevoir. Inoubliablement

André Gide

VII *

Dimanche. 40, rue Verdi, Nice.

Mon cher Renaud Icard,

*Heureux d'avoir de vos nouvelles. Mais vous parlez de venir à Nice, et bientôt je n'y serai plus. Oui, je m'apprête à retourner dans le Nord, où de sérieuses raisons m'appellent — dans ce climat qui, moi aussi, me «stupéfie».***

Certaine phrase de votre lettre reste pour moi mystérieuse : «La vie de l'autre m'est un labeur quotidien». Mais je pense que je ne dois voir dans ces mots aucune plainte.

Non ; ne m'envoyez pas mon Journal. N'ayant pu l'offrir à personne, je ne consens à dédicacer aucun exemplaire. Et du reste je me prête de fort mauvais gré à ce jeu d'inscrire mon nom sur des livres que je n'ai pas donnés. Je me suis, l'autre jour, fait traiter de «chameau» par une élégante jeune fille à qui je refusais cette absurde faveur.

*Je fais des vœux pour votre Job — et vous serre affectueusement la main.****

André Gide

VIII

adresse : Cabris A.-M.

La Croix-Valmer, 10 Août 41.

Cher Renaud Icard,

*Les parents de Robert Levesque ne sont pas mieux renseignés que nous.**** (Vous savez, sans doute, qu'il avait perdu son père l'hiver der-*

* Lettre postée le 1^{er} avril 1940 (lundi) à Nice.

** Gide est en fait à la veille d'une «crise néphrétique» qui va l'obliger à garder le lit plus de vingt jours.

*** *Job*, de Renaud Icard, fut publié par les *Cahiers du Sud* en 1941.

**** Renaud Icard n'avait reçu aucune nouvelle de Robert Levesque depuis Noël 1940. Dans sa dernière lettre, Levesque notait : «Il m'arrive de penser bien souvent à la France et de partager, au sein de ma vie privilégiée, ses peines, son tourment.» Cette «vie privilégiée» ne devait guère se prolonger, puisqu'il dut fuir Spetsai en avril 1941.

nier...) Mais il avait là-bas trop d'amis pour que je puisse m'inquiéter.

J'ai vainement cherché à vous accrocher lors de votre descente dans le midi. Mais l'important c'est que vous n'alliez pas croire à de l'indifférence, et ne cessiez pas de me croire attentivement votre

André Gide

IX *

Alger, le 25 Décembre 1944.

Mon cher Renaud Icard,

Merci pour votre bonne lettre qui me prouve que cette affreuse guerre n'a pas rompu, ni même distendu certains liens. Heureux des nouvelles que vous me donnez — bonnes, somme toute (simon pour votre gendre ** prisonnier, après tant de tribulations — et celles de Robert Levesque, qu'on croyait refoulées dans le passé, recommencent ! ***).

Je pense prolonger mon séjour à Alger, ou en Afrique du Nord, jusqu'au printemps, attendant, pour rentrer à Paris, le retour de la clémence des éléments et des esprits.

Merci pour le savoureux interview d'Ed. Herriot. J'ai gardé fort bon souvenir de mes quelques rencontres avec lui — et avais plaisir, en vous lisant, de le reconnaître.****

Croquez-moi bien inoubliablement et tous vœux cordiaux pour l'an neuf.

André Gide

DOCUMENTS ANNEXES

Deux lettres de Roger Martin du Gard au Père Valensin à propos de Renaud Icard

Renaud Icard a lui-même publié presque intégralement la première de ces lettres dans les «Témoignages» qui figurent à la fin de son volume *Théâtre* (1967). De la seconde, il n'a cité qu'une dizaine de lignes (pp. 571-3). Nous en donnons l'intégralité.

* Lettre manuscrite, à en-tête de *L'Arche*.

** Paul Fortier, gendre de Renaud Icard, fut déporté à Dachau à la fin de 1943.

*** Les relations épistolaires d'Icard et de Levesque avaient repris en fait dès 1943.

**** Renaud Icard publia dans *Résistance*, le 26 octobre 1944, le récit de la visite qu'il avait rendue à Herriot, au bourg de Brotel, à la fin de 1942, en compagnie du jeune Yvon Taillandier.

I

26 octobre 45.

*Cher ami, je ne sais pas si Gide le connaît, votre ami Icard, mais lui, à coup sûr, connaît Gide... Et particulièrement bien son Saül...! C'est d'ailleurs d'une bonne tenue et d'une belle qualité, ce Job ! * Je n'ai pas personnellement un goût immodéré pour ces édifiantes images d'Épinal à l'usage des raffinés. Je m'étonne toujours que ces moralisateurs aient besoin de tout un appareil de symboles, et mobilisent une horde de jeunes démons, et tout un personnel biblique, au lieu d'exprimer simplement les idées morales sur lesquelles ils veulent faire réfléchir leurs contemporains. Il ne me semble pas que ces idées y gagnent en efficacité. Mais ceci dit, et le genre admis, ce Job est plein de bons passages. Je ne crois pas que la représentation y ajouterait beaucoup. Il n'y a rien là de spécialement scénique, ni de spécialement spectaculaire. La lecture permet mieux d'en goûter le sens et le suc. La fin est une trouvaille, et les dernières pages m'ont laissé sur une très favorable impression. Vous avez été bien «jésuitiquement» discret en m'envoyant ces ouvrages sans aucun commentaire ! J'aurais aimé savoir qui est l'auteur — un esprit fort distingué, sans doute possible —, réfléchi, et d'une certaine richesse d'expérience, inquiet probablement, probe et sincère, sensible et cultivé. J'aurais bien aimé savoir aussi ce que vous pensez de ces deux pièces...*

*L'autre, L'Amour stérile ** m'accroche bien davantage. Elle a le tort d'être, d'un bout à l'autre, nourrie d'exceptionnel. On peut utiliser l'exceptionnel, bien sûr, dans une pièce ou dans un roman, à condition que cet exceptionnel naisse de la vie — comme il arrive dans le réel — et y plonge de solides racines. Or, tout ici, non seulement le sujet, mais le milieu, les personnages, le ton du dialogue, est exceptionnel. On n'est pas pris, parce qu'on n'y croit pas. On est intellectuellement intéressé, comme à un jeu supérieur, tout cérébral. L'auteur ne part pas de l'observation ; il part d'un concept, qu'il habille de fiction, comme un conte philosophique (genre faux s'il en fut !). Pourquoi faire appel à des personnages contemporains, multiplier les faux-semblants du naturel, de la vie courante, user d'argot, de langage quotidien, d'accessoires usuels, puisque tout cela est pure construction de l'esprit ? Ce*

* Renaud Icard s'était inspiré d'une de ses nouvelles, *La Femme de Job*, pour écrire cette pièce publiée en 1941. La nouvelle figure dans le recueil *Paraphrases...*

** Premier titre de la pièce intitulée *Hors-jeu* : deux artistes, Marc et Frantz, ont rêvé d'avoir «un enfant né de l'amitié puissante de deux hommes [...] hors les mesquinerie avilissantes de la chair». L'enfant qui naîtra d'Hilda, dont ils se partagent les faveurs, devrait ainsi devenir «leur enfant» ! Mais Hilda, qui a découvert ce singulier projet, les quitte, après leur avoir annoncé qu'elle est enceinte d'un troisième homme !

décalage entre la forme et le fond me gêne. Ce n'est même pas une pièce à thèse, c'est une thèse habillée en pièce...

Mais c'est loin d'être indifférent, sur le plan intellectuel. Le drame est habilement mené. L'idée est neuve, frappante, suggestive, et l'auteur réussit à nous intéresser sans effort à son jeu. Je lui tire volontiers mon chapeau ! C'est une œuvre extrêmement intelligente et personnelle, quoique assez inhumaine. Mais devant les réactions des personnages on n'a jamais le sentiment que ça sonne juste, que la réaction ne pouvait pas être différente. On a l'impression que la réaction n'est pas du personnage, mais de l'auteur. C'est grave pour un dramaturge. Pourquoi ne s'est-il pas exprimé en son nom ? Racine aussi travaillait dans l'exceptionnel. Mais quoi de plus naturel, de plus humainement éternel que les sentiments de Bérénice ou de Phèdre ? Nulle part on ne sent les personnages céder à la pression de l'auteur. Tout ce qu'ils expriment jaillit naturellement du fond d'eux-mêmes ; d'un fond que nous, spectateurs, n'aurions peut-être pas aperçu tout seuls, mais qui, une fois mis en lumière, nous apparaît authentique, nécessaire, indiscutable. Avec les personnages de L'Amour stérile, je ne dis pas que leur comportement ne soit pas, le plus souvent, plausible, mais ils pourraient tout aussi bien réagir tout autrement, à l'opposé, sans être moins vraisemblables. Ce qu'ils sentent, ce qu'ils disent n'est pas l'expression impérieuse de leur nature humaine, mais un plus ou moins beureux caprice prémédité de l'auteur, qui veut « prouver »...

Si celui-ci est un jeune homme, on peut tout espérer de ses dons, le jour où il s'intéressera à l'homme plus qu'aux abstractions, et cherchera ses sujets dans l'observation des êtres plus que dans le maniement subtil des idées. Ne dure que l'œuvre d'art qui a ses racines dans la vie. Mais c'est déjà très bien de pouvoir jongler avec les idées et dans ce jeu, votre ami Icard se montre remarquable.

Voilà tout crûment mes impressions de première lecture. Si vous jugez bon d'en communiquer quelques-unes à l'auteur, faites-le avec discernement. Toute vérité n'est pas seulement vérité bonne à dire, mais, davantage encore, pas bonne à entendre... Et puis s'agit-il de « vérités » ? Je réagis avec mon tempérament, et il est de notoriété que le sens critique n'a jamais été mon fort !

Croyez-moi, cher ami, toujours bien affectueusement vôtre,

Roger Martin du Gard

II

Paris, 26 nov. 45.

Cher ami, l'auteur m'avait très particulièrement intéressé, mais l'homme, d'après ses lettres, m'est, je l'avoue, violemment sympathique. Me plaisent

toujours ces natures ardentes, brûlées de mille feux, tourmentées mais s'acceptant courageusement telles qu'elles sont, et pathétiquement éprises de grandeur et de pureté. Je vois tellement plus de vraie noblesse, de richesses authentiques, en ces âmes enténébrées et pleines de replis, qu'en ces âmes lisses et transparentes — vases de vertu sans parfum ! — qu'on propose en exemple pour l'édification des braves gens !

*Je vous renvoie cette belle lettre *, et vous remercie de m'avoir fait confiance en me la communiquant.*

*Ma femme part ce soir et vous portera ainsi qu'à Marie Rougier ** mes pensées très fidèles. Pour moi, je suis empêtré dans un tas de besognes, de petites entreprises en cours, d'affaires à régler, qui vont me retenir à Paris pour jusqu'au début de l'an de grâce qui point à l'horizon. Je vois beaucoup de gens, je regarde et j'écoute, je cherche à comprendre ; mais j'ai bien de la peine à éviter cette impression que je marche, et la France, et le monde, dans un épais brouillard où l'on ne distingue rien à dix pas... Pour ce qui est de la littérature, notre génération vient d'être magistralement portée en terre par votre affectionné Sartre — un as, sans aucun doute, mais... — dans son manifeste des Temps modernes — magnifiques funérailles... *** Il me semble avoir été mis en congé, sans appel. Je sentais bien que j'étais dépassé par mon temps. Maintenant je n'en doute plus ! C'est à la fois un sujet de mélancolie et une sorte d'allègement.*

*Bon Platon ****, cher ami (j'espère que ça fera un livre), et bien affectueusement vôtre.*

Roger Martin du Gard

Je suis d'accord avec M. Icard sur tout ce qu'il dit dans sa lettre, et il s'insurge à tort contre des critiques insuffisamment explicites. Si nous nous rencontrions un quart d'heure, nous tomberions d'accord sur tout l'essentiel, et, je crois, sur l'accessoire.

* Nous ne la connaissons pas.

** Professeur de lettres, secrétaire du Père Valensin (puis de Martin du Gard).

*** Un témoignage intéressant de l'émoi que suscita le manifeste publié dans le premier numéro des *Temps modernes*, le 15 octobre 1945.

**** Le surnom du Père Valensin parmi ses intimes.